

C

# Les comptes rendus après parution



**En cours de rédaction.**

## Sommaire

Préambule  
Une réception partagée  
Des textes qui se répondent  
Le chant 3 en question

## Préambule

La parution de *L'homme des champs* est un événement de la plus haute importance dans le champ littéraire de l'époque. Delille est sans doute avec Lebrun le poète français vivant le plus célèbre, et n'a plus publié de poème depuis 1782. De plus, cela fait plusieurs années que la presse annonce la publication de ses *Géorgiques françaises*, ce qui décuple les attentes. Lorsque le poème paraît enfin, il remporte un succès commercial immense et, comme l'écrit Ginguené, est au centre de toutes les préoccupations :

Cet ouvrage était attendu avec impatience. Sa publication est dans les Lettres la nouvelle la plus importante qu'il y ait eu depuis longtemps. S'il eût été reçu avec indifférence, c'eût été le signe le moins équivoque d'une véritable décadence littéraire, qu'assez d'autres signes font craindre. Mais celui-là du moins n'existe pas; tout le monde s'occupe de *L'Homme des champs* : il faut, pour être au courant de toutes les conversations, ou l'avoir lu, ou le lire, et pouvoir, bien ou mal, en dire son avis <sup>1</sup>.

La masse de comptes rendus consacrés au poème témoigne de la grande popularité de Delille à l'époque. En France, rien que pour l'année 1800, nous avons répertorié pas moins de onze articles critiques sur le poème. Des comptes rendus paraissent aussi en dehors de France, dans des revues françaises ou étrangères<sup>2</sup>. Dans la majorité de ces textes relativement courts, les critiques énoncent leur opinion générale au début de l'article avant de parcourir rapidement chacun des chants pour en citer des morceaux et émettre des commentaires. Ces comptes rendus peuvent tenir dans un seul article mais, le plus souvent, ils s'étalent en plusieurs extraits. Plusieurs de ces articles sont rédigés par des grands noms du monde littéraire de l'époque (Boisjolin, Fontanes, Ginguené ou Dussault figurent parmi ces critiques). La réception critique francophone du poème se poursuit jusqu'en 1801, avec la publication à Bruxelles d'une "analyse impartiale de *L'Homme des champs*" par l'homme de lettres Pierre Vidal et, à Paris, avec la parution, fin 1800, d'un brûlot de plus de quatre cent pages

signé par le républicain Jean-Baptiste Chaussard.

## Une réception partagée

Tandis que les éditions de *L'Homme des champs* s'épuisent les unes après les autres, le poème rencontre un accueil critique mitigé. À Paris, six journaux publient un compte rendu globalement positif<sup>3</sup>. C'est Millin, l'auteur de l'article du *Magazin encyclopédique*, qui se montre le plus enthousiaste :

On peut regarder sa lecture comme une des plus douces jouissances qu'un ami du beau, du touchant et de l'honnête puisse se procurer<sup>4</sup>.

À l'étranger, le *Spectateur du Nord* et *Paris durant l'année 1800* célèbrent également le triomphe du poème. Quatre articles défavorables<sup>5</sup> et l'énorme volume critique de Chaussard viennent cependant tempérer ces regards admiratifs. L'une des raisons de cette réception contrastée est certainement d'ordre idéologique. Lorsque Delille publie *L'Homme des champs*, ses fréquentations (présentes et passées) et son statut d'émigré font de lui un écrivain royaliste. Les critiques républicains lui reprochent d'avoir quitté la France et d'avoir rejoint les rangs de ceux qui s'opposent au gouvernement de Napoléon Bonaparte. Dans plusieurs comptes rendus, "l'esprit de parti" influence assurément l'appréciation esthétique de l'ouvrage. L'article de Peltier dans *Paris durant l'année 1800*, périodique contre-révolutionnaire, est particulièrement clair à cet égard. Pour Peltier, Delille est le chantre de la coalition royaliste combattant la politique de Bonaparte. Peltier loue *L'Homme des champs* et invite Delille à faire des vers supprimés par la censure du Directoire la base d'un nouveau poème qui serait voué à venger les spoliations commises par les révolutionnaires<sup>6</sup>. À la fin du "second extrait" consacré à *L'Homme des champs*, il s'élève contre les critiques émises par les journaux qu'il appelle "révolutionnaires" :

Les Journaux révolutionnaires, la Décade, le Journal de Paris, et celui des Hommes Libres, ont traité l'ouvrage et l'auteur avec une sévérité impitoyable. Il n'est pas un hémistiche susceptible de quelque censure, pas une tournure grammaticale équivoque qui ait échappé à ces harpies littéraires. [...] Le grand crime de l'auteur aux yeux de ces Aristarques de l'Institut national, est de ne penser ni d'écrire comme eux, et voilà ce que le courroux de ces petits dieux ne lui pardonnera jamais<sup>7</sup>.

Il n'est ainsi pas étonnant que le *Journal d'opposition littéraire* dirigé par le satirique Colnet du Ravel, critique farouche de l'Institut, publie un compte rendu positif de *L'Homme des champs*. Colnet interprète le succès de l'oeuvre comme un camouflet pour les hommes de lettres de cet établissement :

Enfin l'horreur et le mépris qu'inspirent les littérateurs de l'Institut semblent ajouter à cette affection universelle<sup>8</sup>.

Même s'il dénonce ce phénomène de politisation de la critique littéraire, il ne faut pas perdre de vue à la lecture de *l'Examen de l'Homme des champs* publié par Chaussard que celui-ci fut un révolutionnaire convaincu et avait depuis rejoint les rangs de l'Idéologie. Dans l'ensemble, donc, deux blocs s'affrontent dans la critique de *L'Homme des champs* : l'un est contre-révolutionnaire et encense Delille (*Le spectateur du Nord*, *Le journal d'opposition* et *Paris durant l'année 1800*), tandis que l'autre est beaucoup plus à gauche et le condamne (*le Journal de Paris*, *le Journal des hommes libres* et le livre de Chaussard). Cette lecture idéologique ne saurait toutefois s'appliquer à tous les comptes rendus envisagés. La *Décade philosophique*, journal attiré de l'Idéologie, publie ainsi une critique plutôt positive, même si Ginguené suggère à Delille nombre de corrections à apporter. Le fait que Delille défende les plaisirs liés aux activités scientifiques et que son oeuvre se trouve pénétrée du souffle encyclopédique des Lumières y est peut-être pour quelque chose. C'est l'analyse de Pierre Vidal, que publie *L'Esprit des journaux* en 1801, qui se veut la plus impartiale : Vidal prétend avoir essayé de donner un arbitrage équilibré des articles critiques majeures consacrés à *L'Homme des champs*.

## Des textes qui se répondent

L'une des caractéristiques de plusieurs de ces textes est qu'ils dialoguent entre eux sous le mode de la citation et du commentaire. Peltier reproduit ainsi à titre informatif et illustratif les articles complets de Fontanes et de Dussault (il attribue l'article de celui-ci à Geoffroi) ainsi qu'un extrait de l'analyse de Boisjolin. Dans ce cas, les textes cités sont tous plutôt favorables à Delille et doivent concourir à appuyer les louanges procurées par Peltier. De nombreux articles sont aussi cités dans le livre de Chaussard, qui, contrairement à Peltier, a choisi de regrouper les textes les plus offensifs (soit ceux du *Journal des Hommes libres*, de *l'Année littéraire*, du *Journal de Paris* et de la *Décade*). La publication en décembre 1800 d'un recueil de poésies et de morceaux choisis de Delille a également contribué à la circulation de ces comptes rendus. En effet, dans cet opus cherchant à présenter une image positive de Delille, Giguet et Michaud reproduisent les recensions de Fontanes, Millin, Ginguené, Geoffroi et Colnet du Ravel. La majorité de ces textes vantent les mérites du poème de Delille et servent, comme chez Peltier, l'intention générale des auteurs du recueil. Ceux-ci citent même après l'article de Ginguené, perçu comme trop négatif, une critique au compte rendu du journaliste de la *Décade* ! Ces rapports d'intertextualité se produisent également sous la forme du commentaire. La plupart du temps, celui-ci est d'ordre critique : on mentionne l'avis d'un critique pour s'y opposer. C'est ainsi que Colnet du Ravel s'insurge contre le reproche que Petitain avait fait à Delille de manquer de sensibilité :

On a reproché à M. l'abbé de Lille de manquer de sensibilité, et tout récemment encore, M. Petitain, écrivain très connu dans la république des lettres, a annoncé dans le *Journal de Paris*, que les *Géorgiques* françaises ne contenoient pas un seul vers qui partît du cœur ; ce reproche, fait par un homme grave, et dont le jugement doit être d'un si grand poids dans la critique, a laissé quelques

doutes dans mon esprit ; mais ils se sont facilement évanouis, quand j'ai lu le début du second chant; le poète a répandu dans ce morceau, sans contredit, le plus beau de son ouvrage, la sensibilité la plus douce et la plus aimable. On éprouve en le lisant un charme inexprimable ; mais pour trouver cette sensibilité dans les vers du poète, il faut un cœur sensible et du goût : peu de personnes savent sentir. Buffon n'a jamais pu apprécier les beautés de Racine; jamais il n'a senti la douceur de ses chants. Il est très possible que M. Petitain soit lui-même insensible aux charmes de la poésie <sup>9</sup>.

Il arrive encore que le commentaire suive la citation. Dans un des articles du *Moniteur universel*, le critique retranscrit des extraits de l'analyse de Boisjolin. Il cite ainsi pour conclure sa revue du chant 3 tout un extrait de l'exégèse de Boisjolin avant de mentionner quelques points de désaccord qu'il a avec ce critique :

Vous allez me demander sans doute quelle a été sur ce chant l'opinion de l'homme de goût dont je vous ai rapporté dans une précédente lettre des observations si judicieuses.

Je vais transcrire ce qu'il a dit du chant que nous venons d'examiner, et ce morceau terminera ma lettre beaucoup mieux que je ne pourrais le faire moi-même.

[Citation d'une partie de l'analyse de Boisjolin].

Cette critique judicieuse où l'on trouve des remarques si fines et des aperçus si nouveaux et si intéressans, me paraît quelquefois trop sévère, surtout depuis que j'ai analysé le troisième chant des *Géorgiques* françaises. L'auteur reproche à Delille d'avoir décrit les phénomènes de la nature /avec un peu de monotonie. Je ne suis point de son avis : il a parlé des plantes avec grâce, des eaux thermales en vers piquants, des mers, des montagnes, des volcans, en vers sublimes; et dans la peinture de ces divers objets, il a su employer les couleurs variées et les effets d'harmonie imitative qui les caractérisent. On peut critiquer, sans doute, quelques uns de ces morceaux, mais l'ensemble ne saurait être accusé de monotonie. S'il y en a dans ce chant, c'est à la fin, dans les nomenclatures: sur ce point nous sommes d'accord. Je suis étonné que mon judicieux ami ne compte que trois *morceaux très beaux* dans ce chant. J'en ai cité sept qui me paraissent tels [...]. Enfin, il reproche à Delille d'avoir été *peu instructif et peu intéressant*. Je conviens qu'il pouvait l'être davantage; mais dans la nouvelle production dont nous nous occupons, le poète s'est montré grand philosophe, et il est peu de ses vers qui ne jettent dans les esprits le germe fécond de pensées fortes et de réflexions profondes <sup>10</sup>.

## Le chant 3 en question

La plupart des compte rendus s'arrêtent spécifiquement sur le troisième chant pour en signaler les beautés et les défauts. Nous avons identifié cinq problématiques esthétiques majeures liées à ce chant, que nous allons à présent développer isolément.

### Poésie et science

Le troisième chant se distingue des autres par sa thématique scientifique, ce qui ne laisse pas les critiques indifférents. Le fait que Delille soit le premier à mettre en vers les théories de Buffon plonge certains commentateurs dans la surprise et l'admiration. C'est le cas de Peltier, qui se déclare totalement conquis. Les beautés du troisième chant rachètent selon lui la médiocrité de l'épisode de Dolon et Égérie, qui clôt le deuxième :

Si nous osons juger avec cette sévérité la fin du second chant, en revanche nous manquons d'expressions pour rendre la surprise & l'admiration que la totalité du troisième chant nous a causées. C'est un des plus beaux discours de Buffon sur la théorie de la terre, traduit & commenté dans les plus beaux vers que la langue ait pu produire. La science y est jointe au talent. Il fallait la plus grande force poétique pour nous peindre ainsi les volcans, les laves, les basaltes, les couches de charbon, les effets de la retraite des eaux, la formation des montagnes, &c. &c.<sup>11</sup>.

Ginguené, comme Vidal, soutient que la science a permis à Delille d'enrichir et d'étendre le champ des beautés de la poésie descriptive. C'est en raison de sa nouveauté que le troisième chant est le meilleur de tous :

Dans le troisième, il ne semble y avoir que l'embarras du choix. La grande et éloquente exposition de divers systèmes sur la formation des montagnes et des volcans ; le morceau sur la mer ; plusieurs passages sur les sources d'eaux minérales et sur les crises de la Nature, mais qui demandent à être refondus avec le premier morceau sur les montagnes ; la charmante description d'une expédition de Botanistes ; et les difficultés, presque toujours heureusement vaincues, de celle des trois genres dans un cabinet d'Histoire Naturelle, en font un répertoire abondant de beautés neuves et de fleurs écloses pour la première fois dans le champ de notre poésie descriptive : elles ne demandent que le dernier coup de lime, qu'un meilleur ordre et un ensemble plus régulier.<sup>12</sup>.

Ces réactions d'acquiescement admiratif devant le projet global du troisième chant contrastent avec

la condamnation sans nuances prononcée par le seul Geoffroy. Selon ce critique, le regard scientifique n'apporte pas la jouissance, mais le désenchantement. Delille n'a fait que se plier à la mode du siècle et n'a pas imité Virgile, qui s'était bien gardé de chanter la science dans un poème géorgique :

Le Jésuite Vaniere n'avoit pas le talent de Delille; mais il a choisi avec beaucoup plus de goût et de jugement, la matière de son poème: son *Praedium rusticum*, connu de tous les gens de lettres, est une espèce de *Maison rustique* : il y a fait entrer tous les objets qui constituent une ferme ; et si la poésie du style répondoit à l'invention, ce seroit un ouvrage achevé. Delille eût acquis plus de véritable gloire, en traduisant en vers français tels qu'il sait en faire, le *Praedium rusticum*, de Jésuite languedocien, qu'en donnant au public, sous le titre de *Géorgiques*, un recueil de pièces fugitives : le colombier, la basse-cour, les prés, les étangs présentent des images plus riantes et plus poétiques que la théorie de la terre et les sept époques de Buffon, qui occupent le troisième pas : on ne s'attend pas à trouver dans des *Géorgiques*, un cours d'histoire naturelle et la description des trois règnes: on peut aimer la nature et jouir des champs, sans *connoître les lois de l'univers*, sans savoir,

Comment naît des cristaux la masse transparente,  
L'union, le reflet, et le jeu des couleurs

Cet attirail scientifique, cet amas des termes de l'art attriste l'imagination et fatigue l'esprit : les minéraux, les coquillages, les cristallisations, toutes ces curiosités, ces joujoux de physique et d'histoire naturelle figurent mieux dans un cabinet que dans un poème ; de pareils objets n'ont un intérêt bien vif que pour les savans, qui les vendent fort cher aux riches amateurs. Virgile a bien su séparer le plaisir de la science d'avec le goût de la vie champêtre. " Si ma foible vue, dit-il, ne peut percer ces mystères sublimes de la nature, si la flamme du génie ne circule point dans mes veines glacées, obscur et sans gloire j'aimerai les fleuves et les bois".

Sin has ne possim naturae accedere postes,  
Frigidus obstiterit circum praecordia sanguis,  
Flumina amem silvasque inglorius.

Si le ciel m'eût donné le choix, je n'aurois pas même eu l'ambition de Virgile ; il m'eût semblé plus doux d'errer dans les vallons de Tempé, sur les bords du Pénée et du

Sperchius, que de savoir *pourquoi le soleil se couche si tard en hiver*. On peut mieux employer les *longues nuits*, qu'au stérile travail d'en étudier la cause. Ce vieillard qui, près des murs de Tarente, cultivoit le champ de ses pères, étoit sans doute plus heureux que le fameux chanoine de Thorn, le grand Copernic qui, après avoir dérobé les secrets du monde, se jeta dans la Vistule. Les savans, entêtés de leurs vains systèmes, sont peut-être de tous les hommes ceux qui jouissent le moins de la nature ; dans les fleurs dont la terre embellit au printemps sa robe de noces, le botaniste n'observe que des étamines, des pistils, des pétales ; le poète n'y voit que des guirlandes pour les bergers : Delille a voulu flatter, aux dépens même de son art, la manie scientifique du siècle. Il a voulu plaire aux femmes qui font des cours de Botanique et d'Histoire naturelle, plus qu'aux vrais connoisseurs en poésie; le poète dont la main légère a cueilli les roses de Virgile, étoit-il donc fait pour hérissier ses vers des épines de Lucrece<sup>13</sup>?

Si Geoffroy est le seul critique à se prononcer purement et simplement contre la poésie scientifique, d'autres se demandent quelle est pour le poète la meilleure façon de traiter cette matière ardue. Tout d'abord, doit-il se faire le relais de thèses scientifiques compassées? Millin note que la théorie de la terre de Buffon, qu'expose Delille au début du chant 3, n'est plus d'actualité, et jette sur les "systèmes" un regard désabusé :

L'auteur y trace un cours de géologie; il expose la théorie de la terre d'après le système de Buffon, système aujourd'hui oublié, et remplacé par plusieurs autres, qui bientôt seront également oubliés et remplacés par d'autres, qui ne seront pas plus satisfaisans<sup>14</sup>.

L'anonyme du *Spectateur du Nord*, pour sa part, affirme que c'est le droit des poètes que de mettre en vers des théories scientifiques discréditées. L'essentiel réside dans les images que le poète saura en tirer :

La poésie peut s'accommoder des systèmes que la science regarde comme des fictions, et s'il n'est vrai, il est au moins très poétique, de dire comme M. l'abbé Delille, en parlant des époques de la nature :

Gloire, honneur à Buffon, qui pour guider nos sages,  
Éleva sept fanaux sur l'océan des âges<sup>15</sup>

D'autre part, certains critiques se demandent comment le poète peut le mieux relayer des théories scientifiques. Selon l'anonyme du *Moniteur universel*, il ne faut pas que le poète donne la sensation de parler d'après un scientifique, mais sous le coup de l'enthousiasme, trait caractéristique de la poésie. C'est ce en quoi Delille a failli :

Delille, adoptant les conjectures de Buffon sur les révolutions du globe terrestre, en retrace le tableau terrible. Mais le poète parle trop souvent d'après le naturaliste. Il aurait dû, ce me semble, nous révéler lui-même ces grands mystères, comme par l'inspiration de sa muse. Cette hardiesse convient à la poésie et la caractérise. La timidité d'un adepte, qui n'ose parler que d'après la parole du maître, est le contraire de l'enthousiasme poétique. Aussi l'on remarquera peut-être quelque chose de pénible dans l'exposition que Delille a faite de ces phénomènes <sup>16</sup>.

Ginguené, quant à lui, critique le caractère neutre et impersonnel de l'exposition du système de Buffon. Il faut que Delille implique son lecteur et lui donne la sensation d'assister lui-même aux événements décrits. Si l'on voulait utiliser les termes de Benvéniste, on dirait que le régime du discours est selon Ginguené préférable à celui du récit :

Le Poète explique alors, en beaux vers, la formation des montagnes, selon le système des Buffons qu'il vient d'invoquer :

Autrefois, disent-ils, un terrible déluge,  
Laissant l'onde sans frein et l'homme sans refuge,  
répandit, confondit en une vaste mer  
Et les eaux de la terre et les torrents des air, etc.

C'est une exposition éloquente, mais une simple exposition de système. On l'écoute, mais on n'observe pas soi-même ; on n'a rien à voir ; on n'est pas sur les lieux. Tout à coup, la scène change ; on est sur les lieux mêmes, théâtres des grands bouleversements qui, tantôt ont produit des montagnes, et tantôt les ont fait disparaître :

Mais j'aperçois ici les débris d'un village  
D'un désastre fameux tout annonce l'image.  
Quels malheurs l'ont produit? Avançons, consultons  
Les lieux et les vieillards de ces tristes cantons.

Ce sont des réservoirs d'eaux fluviales qui ont peu à peu



filtré dans le sein des montagnes, ont miné leurs fondements, et ont entraîné les rochers, les bois et les hameaux: on en voit encore les débris; et l'hermite du lieu raconte aux voyageurs cette aventure.

Nous voilà loin, comme on voit, de la simple exposition d'un système<sup>17</sup>.

### Le chant des difficultés vaincues

La science constitue un pour la poésie un terrain de conquête : selon de nombreux critiques, ce troisième chant illustre l'immense talent de Delille dans l'exercice de la versification "technique". Être capable, comme le poète de *L'homme des champs*, de composer des vers élégants et harmonieux sur des sujets aussi difficiles que la géologie ou l'histoire naturelle relève de l'exploit poétique. Delille passe, comme l'illustre cet extrait de l'article de Pierre Vidal, pour le premier poète à s'attaquer à ces matières :

Le troisième chant est sans contredit celui où brille le plus grand nombre de beautés neuves & de difficultés heureusement vaincues, car aucun poète avant lui n'avoit traité en vers l'histoire naturelle<sup>18</sup>.

La description du cabinet d'histoire naturelle est considérée par Ginguené comme le morceau où Delille a réalisé le plus de prouesses techniques :

Ce morceau, l'un des plus longs du Poème, est aussi l'un des plus travaillés, l'un de ceux qui présentait le plus de difficultés, et où ces difficultés sont vaincues de la manière la plus heureuse et la plus brillante<sup>19</sup>.

Au sein de ce morceau, c'est le passage sur les insectes qui impressionne le plus. Millin avoue sa surprise devant la maîtrise de Delille :

La description de la collection d'insectes surprend par sa difficulté et sa perfection<sup>20</sup>.

C'est selon Fontanes notamment dans ce passage sur les insectes que Delille triomphe dans le l'art de la difficulté vaincue :

Il est des passages où le poète semble avoir appelé autour de lui toutes les difficultés pour les vaincre avec plus de gloire. Telle est cette énumération de tous les insectes rassemblés par ordre dans le cabinet d'histoire naturelle :

Vous-mêmes dans ces lieux vous serez appelés,  
Vous le dernier degré de cette grande échelle,  
Vous, insectes sans nombre, ou volans ou sans aile,  
Qui rampez dans les champs, sucez les arbrisseaux,  
Tourbillonnez dans l'air, ou jouez sur les eaux.  
Là je place le ver, la nymphe, la chenille ;  
Son fils, beau parvenu, honteux de sa famille ;  
L'insecte de tout rang et de toutes couleurs,  
L'habitant de la fange, et les hôtes des fleurs ;  
Et ceux qui, se creusant un plus secret asile,  
Des tumeurs d'une feuille ont fait leur domicile ;  
Le ver rongeur des fruits, et le ver assassin,  
En rubans animés vivant dans notre sein.  
J'y veux voir de nos murs la tapissière agile,  
La mouche qui bâtit, et la mouche qui file ;  
Ceux qui d'un fil doré composent leur tombeau,  
Ceux dont l'amour dans l'ombre allume le flambeau ;  
L'insecte dont un an borne la destinée ;  
Celui qui naît, jouit et meurt dans la journée,  
Et dont la vie au moins n'a pas d'instans perdus.  
Vous tous, dans l'univers en foule répandus,  
Dont les races sans fin, sans fin se renouvellent,  
Insectes, paraissez, vos cartons vous appellent.  
Venez avec l'éclat de vos riches habits,  
Vos aigrettes, vos fleurs, vos perles, vos rubis,  
Et ces fourreaux brillans, et ces étuis fidèles,  
Dont l'écaille défend la gaze de vos ailes ;  
Ces prismes, ces miroirs, savamment travaillés ;  
Ces yeux qu'avec tant d'art la nature a taillés,  
Les uns semés sur vous en brillans microscopes,  
D'autres se déployant en de longs télescopes.  
Montrez-moi ces fuseaux, ces tarrières, ces dards,  
Armes de vos combats, instrumens de vos arts,  
Et les filets prudens de ces longues antennes,  
Qui sondent devant vous les routes incertaines.  
Que j'observe de près ces clairons, ces tambours,  
Signal de vos fureurs, signal de vos amours,  
Qui guidoient vos héros dans les champs de la gloire,  
Et sonnaient le danger, la charge et la victoire ;  
Enfin tous ces ressorts, organes merveilleux,  
Qui confondent des arts le savoir orgueilleux,  
Chefs-d'œuvres d'une main en merveilles féconde,  
Dont un seul prouve un dieu, dont un seul vaut un monde.

Il n'est presque pas un seul de ces vers qui n'offre un modèle

d'élégance et de précision dans le genre technique, et qui ne soit une conquête pour la versification Française <sup>21</sup>.

### Delille sublime?

Plusieurs observateurs notent que Delille met par moments en oeuvre différentes formes de sublime dans ce troisième chant. La plus originale est particulièrement liée à la thématique scientifique. À la suite de Fontanes, l'auteur anonyme du *Moniteur universel* associe au sublime le dernier vers du passage sur les insectes. Il s'agit d'un sublime chrétien traditionnel :

J'en ai cité sept qui me paraissent tels, et pourtant je n'ai point transcrit la description des insectes qui finit par ce vers sublime :

dont un seul prouve un Dieu, dont un seul vaut un monde<sup>22</sup>.

Le même auteur qualifie également de sublime le morceau sur les hautes montagnes, devenues au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle un objet privilégié du sublime naturel :

Les eaux minérales pouvaient peut-être inspirer au poète des pensées plus profondes, et lui offrir des images plus intéressantes. Il passe à la peinture des hautes montagnes, et c'est ici qu'il redevient sublime.

Salut, pompeux Jura ! terrible Montanvert !  
 De neiges, de glaçons entassements énormes ;  
 Du temple des frimas colonnades informes ;  
 Prismes éblouissants, dont les pans azurés,  
 Défiant le soleil dont ils sont colorés,  
 Peignent de pourpre et d'or leur éclatante masse,  
 Tandis que triomphant sur son trône de glace,  
 L'hiver s'enorgueillit de voir l'astre du jour,  
 Embellir son palais et décorer sa cour !  
 Non, jamais au milieu de ces grands phénomènes ;  
 De ces tableaux touchants, de ces terribles scènes,  
 L'imagination ne laisse dans ces lieux  
 Ou languir la pensée ou reposer les yeux<sup>23</sup>.

En plus de ces deux formes traditionnelles de sublime, certains critiques détectent la présence dans le troisième chant d'un sublime nouveau nourri par la philosophie de Buffon et reposant sur la peinture saisissante de la transformation d'un élément naturel. Vidal soutient qu'en écrivant son

morceau sur le grain de sable et celui sur les avalanches, Delille "a ouvert une nouvelle carrière au sublime" :

Maintenant je vais rapprocher deux des plus beaux exemples de gradation que nous ayons dans la poésie française. Tous deux sont dans un sens opposé, & tous deux nous offrent les plus sublimes leçons de philosophie.

Dans le premier nous voyons un rocher que le temps a réduit à un grain de sable; & dans le second, c'est un grain de neige qu'un oiseau détache du haut des monts, & qui roulant sur d'énormes amas de cette matière, accroît sa masse de moment en moment, & dont la chute est la cause des plus grands désastres.

Voici le premier :

Mais sans quitter vos monts et vos vallons chéris,  
Voyez d'un marbre usé le plus mince débris :  
Quel riche monument ! De quelle grande histoire  
Ses révolutions conservent la mémoire !  
Composé des débris de l'empire animé,  
Par la destruction ce marbre fut formé.  
Pour créer ces débris dont les eaux le pétrissent,  
De générations quelles foules périrent !  
Combien de temps sur lui l'océan a coulé !  
Que de temps dans leur sein les vagues l'ont roulé !  
En descendant des monts dans les profonds abymes,  
L'océan autrefois le laissa sur leurs cimes ;  
L'orage dans les mers de nouveau le porta ;  
De nouveau, sur ses bords la mer le rejeta,  
Le reprit, le rendit. Ainsi rongé par l'âge,  
Il endura les vents, et les flots, et l'orage.  
Enfin de ces grands monts humble contemporain,  
Ce marbre fut un roc ; ce roc n'est plus qu'un grain ;  
Mais fils du tems, de l'air, de la terre, et de l'onde,  
L'histoire de ce grain est l'histoire du monde

[...] celui-ci surtout est vraiment du *sublime d'images*<sup>24</sup> :  
Ce marbre fut un roc ; ce roc n'est plus qu'un grain ;

Mais voyons l'autre morceau :

Souvent un grand effet naît d'une faible cause.  
Souvent sur ces hauteurs l'oiseau qui se repose  
Détache un grain de neige. à ce léger fardeau  
Des grains dont il s'accroît se joint le poids nouveau ;  
La neige autour de lui rapidement s'amasse ;  
De moment en moment il augmente sa masse :  
L'air en tremble, et soudain, s'écroulant à la fois,  
Des hivers entassés l'épouvantable poids

Bondit de roc en roc, roule de cime en cime,  
 Et de sa chute immense ébranle au loin l'abyme.  
 Les hameaux sont détruits, et les bois emportés ;  
 On cherche en vain la place où furent les cités,  
 Et sous le vent lointain de ces Alpes qui tombent,  
 Avant d'être frappés, les voyageurs succombent.  
 Ainsi quand des excès, suivis d'excès nouveaux,  
 D'un état par degrés ont préparé les maux,  
 De malheur en malheur sa chute se consume ;  
 Tyr n'est plus, Thèbes meurt, et les yeux cherchent Rome  
 !

En vain je cherche dans l'Antiquité des morceaux de ce genre plus beaux que ces deux derniers. Vous, qui faites de Delille comme de Boileau, un versificateur, un imitateur excellent, mais qui lui refusez l'imagination d'un poète, lisez ces vers & répondez. L'admiration dont je suis pénétré me laisse à peine la faculté d'en analyser les beautés innombrables. Et d'ailleurs, ai-je besoin de faire remarquer des beautés aussi frappantes? Dirai-je comment cette peinture des avalanches est admirablement préparée & terminée par deux principes de la plus sublime philosophie? Ferai-je observer l'harmonie mâle & imitative de ces vers, & la marche d'abord rapide & ensuite pesante de cette phrase qui nous offre la plus belle gradation que l'on puisse citer? Non sans doute, je n'entrerai point dans ces détails superflus. De semblables beautés sont senties par tout le monde, & ce seroit même affaiblir l'enthousiasme qu'elles inspirent, que de vouloir les expliquer <sup>25</sup>.

### De la place du chant 3

Le choix de Delille d'aborder des matières scientifiques au sein d'un poème sur les champs laisse plusieurs critiques assez perplexes. Il les conforte dans l'idée que le poème de Delille est un vaste assemblage de parties hétéroclites et qu'il manque d'un fil rouge qui puisse captiver l'attention du lecteur durant l'entièreté de la lecture de l'oeuvre. Comme on vient de le voir, Geoffroy souligne ce problème de disparité thématique dans son attaque de la poésie scientifique :

on ne s'attend pas à trouver dans des *Géorgiques* un cours d'histoire naturelle et la description des trois règnes [...]<sup>26</sup>.

Selon Millin, ce chant est celui qui s'éloigne le plus du dessein global du poème :

Le troisième chant est consacré aux observations du naturaliste qui, enivré des merveilles de la nature, les

examine avec attention et se forme un cabinet. Ce chant est celui qui paroît le moins tenir à l'ensemble<sup>27</sup>.

Fontanes trouve également que ce chant aurait davantage sa place dans un poème sur l'histoire naturelle, même s'il admet que les beautés qu'il renferme justifient sa présence dans *L'homme des champs* :

Le poète forme pour la maison des champs un cabinet d'histoire naturelle, et dépouille les vallons, les côteaux, les bois d'alentour de tout ce qu'ils peuvent offrir de rares en pierres, en cristallisations, en végétaux, etc... Quelques-uns de ces objets seraient peut-être mieux placés dans un poème sur l'histoire naturelle, que dans un poème sur les paysages ; mais les vers sont en général si beaux, qu'ils doivent être accueillis avec transport, à quelque place qu'on les trouve<sup>28</sup>.

L'anonyme du *Moniteur Universel* s'attache à laver Delille de ces reproches d'incohérence thématique. Selon lui, c'est le titre, et non l'ensemble du poème, qui est défectueux :

On demandera quel rapport il y a entre une science aussi vaste, et le poème géorgique qui semble n'être consacré qu'à l'agriculture. Je conviens qu'au premier aperçu, ces objets paraissent étrangers l'un à l'autre; mais si nous consentons à ne point juger l'ouvrage sur le titre, qui peut-être n'est point exact, je demanderai à mon tour à tous les esprits justes, s'ils n'aperçoivent pas des rapports très intimes entre l'étude des sciences naturelles et le bonheur d'un sage qui habite la campagne? Or rappelons-nous que ce bonheur de l'homme éclairé qui vit aux champs, est l'objet principal du poème que nous analysons. Voyons si, dès le début du troisième chant, l'auteur nous ramène à cette idée :

Que j'aime le mortel, noble dans ses penchants,  
Qui cultive à la fois son esprit et ses champs !  
Lui seul jouit de tout. Dans sa triste ignorance,  
Le vulgaire voit tout avec indifférence.  
Des desseins du grand être atteignant la hauteur,  
Il ne sait point monter de l'ouvrage à l'auteur ;  
Mais ce n'est point pour lui qu'en ses tableaux si vastes,  
Le grand être forma d'harmonieux contrastes ;  
Il ne sait pas comment, dans ses secrets canaux,  
De la racine au tronc, du tronc jusqu'aux rameaux,

Des rameaux au feuillage accourt la sève errante ;  
 Comment naît des cristaux la masse transparente,  
 L'union, le reflet et le jeu des couleurs ;  
 Étranger à ses bois, étranger à ses fleurs,  
 Il ne sait point leurs noms, leurs vertus, leurs familles.  
 D'une grossière main il prend dans la charmille  
 Ses fils au rossignol, au printemps ses concerts.  
 Le sage seul, instruit des lois de l'univers,  
 Sait goûter dans les champs une volupté pure :  
 C'est pour l'ami des arts qu'existe la nature  
 Vous donc, quand des travaux ou des soins importants  
 Du bonheur domestique ont rempli les instans,  
 Cherchez autour de vous de riches connaissances,  
 Qui, charmant vos loisirs, doublent vos jouissances.

Il me semble que le poète ne pouvait pas lier avec plus d'adresse, à son sujet, un accessoire aussi fécond en descriptions neuves et pompeuses. Puisqu'il est bien clair que c'est l'art de jouir des bienfaits et de ses beautés que notre poète nous enseigne, il faut convenir que l'étude des sciences naturelles est une de ces jouissances, et qu'il est tout simple que Delille en ait chanté les merveilles et les plaisirs. Que devient alors le reproche fait à son ouvrage de manquer de liaison dans ses parties, et pourquoi rejeter sur le poème un défaut qui n'est que dans son titre<sup>29</sup>?

### **Le passage sur Raton : pour ou contre l'alternance des tons**

Le manque d'unité du poème de Delille tient également pour certains critiques à la structure interne du chant 3. Il est reproché à Delille d'avoir brusquement changé de tonalité dans le passage où il rend hommage à Raton, sa chatte disparue. Boisjolin, par exemple, eût préféré que Delille terminât un chant au sujet si grave par un hymne à la nature :

Mais je suis presque irrité que ce chant si grave et même si imposant tel qu'il est traité, finisse par des vers, il est vrai très jolis, sur la chatte du poète. Delille a tant d'art que cela ne paraît d'abord point une disparate ; mais je crois n'être pas le seul à regretter que ce chant ne soit pas terminé en quelque sorte par un hymne à la Nature ou à son auteur<sup>30</sup>.

Ce passage permet à Chaussard d'enfoncer le clou dans sa critique des incohérences dont Delille s'est rendu coupable dans ce chant :

Enfin, par le plus extraordinaire des contrastes, et par la plus remarquable des antithèses, ce chant qui retrace les

grandes révolutions de l'Univers et du globe, les plus vastes tableaux de la nature, est terminé par des vers que l'auteur adresse à sa chatte<sup>31</sup>.

Ce changement soudain de tonalité n'empêche pourtant pas certains commentateurs de goûter le passage. Millin, par exemple, ne le relève même pas et célèbre le morceau avec pompe :

Il termine ce premier chant par quelques vers pleins de grâce et de charmes, monument qui fera passer Raton à la postérité<sup>32</sup>.

Le rédacteur de l'article du *Spectateur du Nord* affirme quant à lui que Delille possède comme Boileau la faculté de créer de belles transitions, indispensable à la bonne mise en oeuvre d'une esthétique de la variété :

Il n'est pas facile de passer ainsi des mystères de la nature, ou des effets terribles des volcans à l'apothéose d'un chat ; et cependant on s'y trouve conduit dans ce troisième chant par une pente aussi agréable qu'elle est rapide. [...] Ce talent n'appartient qu'aux poètes qui, favorisés des dieux, savent, comme l'a dit Boileau, *Passer du grave au doux, du plaisant au sévère*<sup>33</sup>.

Delille observe en effet dans ses ouvrages un principe d'alternance tonale qui heurte l'idéal horatien de l'unité thématique, critère d'appréciation majeur dans la pensée esthétique classique. C'est au nom de la primauté du plaisir esthétique que le poète justifie ce parti-pris :

Je crois qu'en fait d'écrits il y a deux sortes de méthodes ; celle qui doit se trouver dans les ouvrages de raisonnement ; et celle qu'on exige dans les ouvrages d'agrément. Dans les uns, l'esprit, déjà rebuté par la sécheresse des matières, ou fatigué par leur obscurité, veut au moins que l'ordre le plus méthodique, la filiation la plus exacte des idées, lui épargne une attention trop pénible. Dans les autres, l'auteur doit songer d'abord à la suite naturelle des idées, sans doute ; mais un devoir non moins essentiel, c'est l'effet de la variété ; il faut qu'il place chaque objet dans son plus beau point de vue ; qu'il le fasse ressortir par les oppositions, qu'il contraste les couleurs, qu'il varie les nuances, que le doux succède au fort, le riant au sombre, le pathétique aux descriptions. L'esprit, qui veut être amusé, ne demande pas qu'on le traîne lentement sur toutes les idées intermédiaires,



qu'on lui fasse compter, pour ainsi dire, successivement tous les anneaux de la chaîne ; il veut voler d'objets en objets, faire une promenade et non pas une route <sup>34</sup>.

## Bilan

On constate au terme de ce parcours que le chant 3 a suscité un bon nombre de commentaires critiques et a participé à la réception polémique de l'ouvrage. Si globalement, il est moins cité et commenté que le premier chant, il est important en ce que les critiques ont conscience que Delille a osé aborder un domaine poétique nouveau. La plupart des commentateurs acquiescent à la volonté du poète de chanter des matières scientifiques et sont impressionnés par sa virtuosité stylistique. Ils reconnaissent dans cette capacité à traiter en vers beaux et harmonieux de sujets particulièrement arides une des grandes marques du génie poétique de Delille, qui entretient ainsi son image de "maître des difficultés vaincues" qu'il s'était forgée grâce à sa traduction des *Géorgiques* de Virgile. Cette inspiration scientifique permet de plus à Delille de jouer d'une forme de sublime philosophique ressentie comme originale, comme le montre le texte de Pierre Vidal dans sa revue critique. Les critiques qui se déclarent farouchement hostiles à cette alliance entre poésie et science sont peu nombreux, si l'on excepte Geoffroy, qui adopte la posture que défendra Chateaubriand dans *Le Génie du christianisme*, dissociant science et émotion. Les réserves ne concernent pas tant le sujet du chant 3 que sa place dans le plan global du poème de Delille. Les énoncés scientifiques ne font selon plusieurs critiques pas partie du cahier des charges du poète géorgique, et le lecteur peut être désagréablement surpris de lire des vers tirés de Buffon dans un poème sur les champs. De la même manière, le passage sur Raton est surtout critiqué en raison du contexte thématique qui l'entoure.

## Textes concernés

- Boisjolin, "L'Homme des champs...", ?, 1800.
- Chaussard, *Examen de l'Homme des champs* (1800)
- Colnet du Ravel, "L'homme des champs...", *Journal de l'opposition* (1800)
- Fontanes, "L'Homme des champs...", *Mercure de France* (1800)
- Geoffroy, "L'Homme des champs...", *Année littéraire* (1800)
- Dussault, "L'Homme des champs...", *Journal des débats* (1800)
- Ginguené, "L'Homme des champs...", *Décade* (1800)
- Millin, "L'Homme des champs...", *Magasin encyclopédique* (1800)
- Petitain, "Extrait", *Journal de Paris* (1800)
- Vidal, "Examen impartial de l'Homme des champs", (1801)
- Anonyme, "L'Homme des champs...", *Bulletin universel des sciences, des lettres et des arts*, 1800.
- Anonyme, "L'Homme des champs...", *Journal des hommes libres* (1800).
- David, "L'Homme des champs...", *Moniteur universel* (1800)
- Peltier, "L'Homme des champs...", *Paris pendant l'année...* (1800)
- Anonyme, "L'Homme des champs...", *Le Spectateur du nord* (1800)

- <sup>1</sup> Pierre-Louis Ginguené, "L'Homme des champs...", *La Décade philosophique*, an VIII-1800 – premier "extrait" : 4e trimestre, n° 36, 30 fructidor, p. 526.
- <sup>2</sup> Nous nous sommes ici concentré sur la réception francophone.
- <sup>3</sup> Ces six journaux sont le *Magazin Encyclopédique*, le *Mercure de France*, le *Moniteur Universel*, le *Journal des Débats*, la *Décade philosophique* et le *Journal d'opposition littéraire*.
- <sup>4</sup> Aubin-Louis Millin, "L'Homme des champs...", cité dans *Recueil des poésies et des morceaux choisis de Jacques Delille*, Paris, Giguet et Michaud, 1800, p. 188.
- <sup>5</sup> Ces articles ont été respectivement publiés dans le *Journal des hommes libres*, *l'Année littéraire*, le *Journal de Paris* et le *Bulletin universel des sciences et des arts*.
- <sup>6</sup> La police du Directoire avait en effet jugé trop dangereux certains vers initialement situés à la fin du quatrième chant et avait ordonné leur suppression. Selon Peltier, c'est de cette censure que serait née l'idée d'écrire *Malheur et Pitié*, que Delille publiera en 1803.
- <sup>7</sup> Anonyme [Jean-Gabriel Peltier], "L'Homme des champs...", *Paris durant l'année 1800*, Londres, T. Baylis, vol. 28, 1800, p. 300.
- <sup>8</sup> Colnet du Ravel, "L'homme des champs...", *Journal d'opposition littéraire*, cité dans *Recueil de poésies et de morceaux choisis, op. cit.*, p. 258.
- <sup>9</sup> *Id.*, p. 267.
- <sup>10</sup> Anonyme, "L'Homme des champs", *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, Paris, vol. 23, 30 fructidor an VIII, quatrième extrait, p. 1455.
- <sup>11</sup> Anonyme [Jean-Gabriel Peltier], *op. cit.*, p. 151.
- <sup>12</sup> Pierre-Louis Ginguené, *op. cit.*, p. 47-48.
- <sup>13</sup> Julien-Louis Geoffroy, "L'Homme des champs", *L'Année littéraire*, Paris, Sétier et Cie, 1800, p. 23-25.
- <sup>14</sup> Aubin-Louis Millin, *op. cit.*, p. 182.
- <sup>15</sup> Anonyme, "L'Homme des champs", *Le Spectateur du Nord*, Hambourg, 1800, p. 273.
- <sup>16</sup> Anonyme, "L'Homme des champs", *Gazette nationale ou le Moniteur universel, op. cit.*, p. 1454.
- <sup>17</sup> Pierre-Louis Ginguené, *op. cit.*, p. 29-30.
- <sup>18</sup> Pierre Vidal, "Examen impartial de *L'Homme des champs*, *L'Esprit des journaux*, 1801, p. 97.
- <sup>19</sup> Pierre-Louis Ginguené, *op. cit.*, p. 33.
- <sup>20</sup> Aubin-Louis Millin, *op. cit.*, p. 185.
- <sup>21</sup> Louis de Fontanes, *op. cit.*, p. 429-30.
- <sup>22</sup> Louis de Fontanes, *op. cit.*, p. 430.
- <sup>23</sup> Anonyme, "L'Homme des champs...", *Gazette nationale ou le Moniteur universel, op. cit.*, p. 1454.
- <sup>24</sup> L'abbé Batteux, poéticien important du XVIII<sup>e</sup> siècle, distingue dans ses *Principes de littérature* ce qu'il appelle le sublime des images du sublime des sentiments : "Le Sublime en général est tout ce qui nous élève au-dessus de ce que nous étions, et qui nous fait sentir en même temps cette élévation. Il y en a de deux sortes, le sublime des images et le sublime des sentiments. Les images sont sublimes quand elles élèvent notre esprit au-dessus de toutes les idées de grandeur qu'il pouvoit avoir. Les sentiments sont sublimes quand ils paroissent presque au-dessus de la condition humaine [...] (Charles Batteux, *Principes de littérature*, Lyon, Leroy, 1800, t. III, p. 187).
- <sup>25</sup> Pierre Vidal, *op. cit.*, p. 98-101.
- <sup>26</sup> Julien-Louis Geoffroy, *op. cit.*, p. 23.
- <sup>27</sup> Aubin-Louis Millin, *op. cit.*, p. 182.
- <sup>28</sup> Louis de Fontanes, "L'Homme des champs...", *Mercure de France*, Paris, Didot jeune, t. I, Fructidor an VIII, p. 426.
- <sup>29</sup> Anonyme, "L'Homme des champs...", *Le Moniteur universel, op. cit.*, p. 1454.
- <sup>30</sup> Boisjolin, "L'Homme des champs...", cité dans *Le Moniteur universel, op. cit.*, p. 1455.
- <sup>31</sup> Jean-Baptiste Chaussard, *Examen de L'Homme des champs*, Paris, 1800, p. 175-76.
- <sup>32</sup> Aubin-Louis Millin, *op. cit.*, p. 208.

<sup>33</sup> Anonyme, *Le Spectateur du Nord*, op. cit., p. 278.

<sup>34</sup> Jacques Delille, *Les Géorgiques*, Paris, Michaud frères, 1811[1769], p. 12-13.

From:

<https://delille.philhist.unibas.ch/dokuwiki/> - **L'Homme des champs : éditer une réception littéraire**

Permanent link:

[https://delille.philhist.unibas.ch/dokuwiki/doku.php?id=comptes\\_rendus&rev=1552165012](https://delille.philhist.unibas.ch/dokuwiki/doku.php?id=comptes_rendus&rev=1552165012)

Last update: **2023/03/13 19:21**

